

Papa Samba DIOP, *La poésie d'Aimé Césaire. Propositions de lecture, accompagnées d'un lexique de l'œuvre*, Paris, Champion, 2010, 618 pp.

Cet ouvrage se structure en deux parties principales: "Propositions de lecture" (pp. 15-185) – sur laquelle nous allons nous arrêter plus minutieusement – et "Lexique de la poésie d'Aimé Césaire" (pp. 191-565); cette dernière s'avère une sorte de vaste glossaire qui, à l'aide de nombreux exemples, recueille et décrit les vocables et les expressions choisis par CÉSAIRE pour la composition de ses œuvres poétiques. Papa Samba DIOP souligne dans son "Introduction" (p. 11) que "l'ensemble du diptyque entend révéler de cette poésie, d'une part l'intertextualité la plus étendue, d'autre part les strates de significations dans l'épopée des mots et la profération d'une 'parole' singulière".

Suit la section "Repères bio-bibliographiques" (pp. 567-576) où Papa Samba DIOP rappelle d'abord les dates clé de la carrière littéraire et politique de celui qui a été le maire de Fort-de-France et le chanfre de la Négritude antillaise; il indique ensuite la sortie sur la scène éditoriale de ses textes, ainsi que les publications les plus saisissantes d'autres intellectuels et écrivains de son époque, sans oublier de souligner les événements politiques majeurs.

Une bibliographie d'étendue considérable (pp. 577-604) – qui précède l'index des noms (pp. 605-616) – se distingue par une organisation impeccable dans le classement des références; Papa Samba DIOP reprend en détail toute la production littéraire de CÉSAIRE (poésie, théâtre), ses essais, son étude historique sur TOUSSAINT-LOUVERTURE, et les entretiens publiés au fil des années dans les différentes revues ou ouvrages particuliers. Une section à part est consacrée à la collaboration de l'écrivain avec la revue *Présence Africaine*. La bibliographie s'enrichit de toute une série de renvois aux textes critiques (essais, articles, mélanges, actes de colloques) centrés sur CÉSAIRE, ou sur les Antilles et le monde noir (questions culturelles et littéraires, mais aussi questions relevant

de la géographie, de l'histoire, de l'ethnologie, de la botanique). Trouvent aussi leur place les mentions des ouvrages généraux, les anthologies, les dictionnaires et les glossaires de poésie, ainsi que de rhétorique.

Ce qui retiendra spécialement notre attention ici est la belle étude qui compose la première partie du volume et qui "consiste en une approche de la poésie d'Aimé Césaire sous l'angle épique, car en la figure de cet écrivain et homme politique se croisent avec une rare acuité histoire et poésie" (p. 11). Papa Samba DIOP évoque, dans le premier chapitre ("A", pp. 15-84), les données fondamentales concernant la formation (Harlem Renaissance, l'exposition coloniale de 1931, l'œuvre de PRICE-MARS, la rencontre avec SENGHOR, le Surréalisme) et la carrière politique de CÉSAIRE. Il cerne ensuite les thèmes principaux et les traits de style saillants de son œuvre, de dérivation manifestement surréaliste, comme par exemple la "rupture d'avec toute poésie de pure rhétorique" (p. 22) ou "la thématique insurrectionnelle et les apostrophes rageuses à l'autorité coloniale" (p. 23). Le critique propose un aperçu historique de la Martinique en ayant soin de rappeler aussi, d'une part les deux figures de l'histoire d'Haiti qui ont le plus marqué la personnalité de CÉSAIRE (à savoir TOUSSAINT-LOUVERTURE et Henri CHRISTOPHE), et d'autre part le rôle qu'ont joué "les grandes civilisations originelles: le Dahomey, Ghana, Tombouctou, Djenné. Leur topographie, utopique ou fantastique, [qui] sert d'exutoire à la clôture historique" (p. 35). Après avoir défini le mouvement de la Négritude et après avoir cerné le rapport de CÉSAIRE avec l'Afrique de ses Ancêtres "relevant de l'ordre du sacré ou du cosmique" (p. 52), le critique montre comment sa "poésie se conçoit comme transmission lyrique de l'Histoire [...]. La tension de l'œuvre sera, entre le souvenir de civilisations-mères dont se réclame le poète, et le présent dégradant de l'allégeance administrative alliée au déni culturel, de trouver une troisième voie, celle d'une juste restauration de l'être humain et de son discours" (pp. 51-52). Cette analyse stylistique, thématique et linguistique rend compte de toute la complexité de l'œuvre de CÉSAIRE, imputable aux origines antillaises de l'auteur, profondément marqué par un héritage historique trouble et troublant, mais aussi à sa formation européenne et notamment à son désir de se rattacher à une Afrique mythique et mythifiée (cf. p. 56). Papa Samba DIOP souligne à plusieurs reprises l'engagement sans réserve de la poésie de CÉSAIRE, qui s'accorde avec son activité de maire; le critique appuie sa réflexion sur des considérations thématiques, ainsi que sur la mise en lumière de procédés morpho-syntaxiques. Il relève en outre le riche réseau de figures de style que le poète met en place et le choix d'un lexique insistant sur la négativité et la violence.

Le deuxième chapitre ("B", pp. 85-111) s'ouvre sur la double mission que CÉSAIRE confie à la poésie: "elle doit être la chronique des temps maudits, sans cesser de se référer à l'autobiographie" (p. 85); la puissance de sa parole et "le merveilleux de [son] discours permet[tent] d'échapper à la tragédie, c'est-à-dire

au triomphe des barbares entendus comme ceux qui colonisent et martyrisent” (p. 88): sa poésie se fait ainsi en même temps épopée et chronique, comme l’indique le titre d’un paragraphe de ce chapitre (p. 91). Papa Samba DIOP s’attache à démontrer comment la poésie cesse d’être exclusivement une manière d’écrire, pour devenir une manière de vivre (cf. p. 98), une régénération reposant sur le métissage d’éléments linguistiques, sur l’éclatement des catégories, sur la bousculade du lecteur dans sa conception de la prosodie, le déroutage de ses certitudes raciales et culturelles (cf. p. 96). Ce qui plus est, la poésie acquiert “une dimension sacrée, faite de l’assimilation de croyances et pratiques religieuses venues d’Afrique, du monde judéo-chrétien et du vaudou haïtien” (p. 98).

Le troisième chapitre (“C”, pp. 113-185) est centré sur la voix poétique, individuelle et en même temps collective, qui se veut le porte-parole du peuple des opprimés aussi bien qu’union entre le poète et son lecteur: “prédicateur, le poète veut effacer toute distance avec son interlocuteur [...], ce qui le conduit souvent à passer du récit-tableau à la prophétie, et par ornementation ou innutrition, à doter la nature tropicale d’organes en tous points similaires à ceux pouvant animer un corps humain” (p. 118). Papa Samba DIOP analyse les procédés stylistiques auxquels CÉSAIRE a recours: l’interlocution entre le poète et son double, la forme dialoguée, le lyrisme, le registre familier qui alterne avec le “souffle d’une épopée prophétique” (p. 126); et c’est précisément sur la manipulation du genre de l’épopée de la part du poète que le critique arrête sa réflexion, en ayant soin de détailler le jeu d’emprunts (très élaboré dans la reprise de *topoi*, rythmes et allures syntaxiques) aux modèles anciens (européens et africains), que CÉSAIRE adapte à l’imaginaire noir antillais, à la danse, au chant, aux bruits de la Caraïbe. Le critique souligne: “le monde antillais est omniprésent [...]. Se dessine dans la succession des mots, un chant étonné pour, au de-là de la douleur ou de la récrimination, se réconcilier avec le monde” (pp. 160-161). Papa Samba DIOP termine son analyse en relevant le caractère des images césairiennes, plus symbolique que descriptif “dans ce discours épique qui présente ce prophète des temps nouveaux” (p. 166), de la pluralité des registres employés, de la variété extrême du lexique, de la diversité stylistique. Il conclut: “cette parole, rebelle à toute forme d’asservissement, polémique parfois, est tout aussi perméable aux enjeux et aux mécanismes du débat politique de son époque qu’aux arcanes de la dispute philosophique ou littéraire contemporaine” (p. 185).

Dans ce volume, Papa Samba DIOP témoigne d’une connaissance fine et profonde de l’œuvre de CÉSAIRE, mais aussi d’une maîtrise remarquable de toute critique relative aux écrits littéraires et politiques du chantre de la Négritude, dont “l’écriture ressortissant à la fois à l’hymne, à la tragédie et à l’épopée [...] touche à l’esthétique, à la morale et à la politique” (p. 185).

Francesca PARABOSCHI

Éric FOUGÈRE, *La prison coloniale en Guadeloupe (Îlet à Cabrit, 1852-1905)*, Matoury, Guyane, Ibis Rouge, 2010, 127 pp.

Le volume est organisé en quatre chapitres qui abordent la question de la prison coloniale en Guadeloupe selon différentes perspectives.

Dans le premier chapitre, “La prison coloniale: approche insulaire et pénitentiaire” (pp. 9-35), FOUGÈRE propose un aperçu historique en guise d’introduction à l’analyse qui suit. Il réfléchit sur le concept d’“insularité politique” (p. 10) et s’interroge sur la possibilité d’établir des analogies relativement à l’application d’une “stratégie coloniale insulaire” (p. 10). L’auteur met en relief la présence – et parfois la cohabitation – de deux modèles pénitentiaires contrastants: l’un envisage l’isolement et en même temps l’exploitation des détenus, l’autre leur éloignement.

“La prison coloniale en Guadeloupe: approche administrative et statistique” (pp. 37-66) est consacré à l’examen des différents établissements de Guadeloupe, accompagné d’une comparaison – suivant plusieurs niveaux d’analyse – de ces établissements avec les maisons centrales et départementales de la Métropole, c’est-à-dire la France métropolitaine.

Dans “Les Saintes et la prison centrale: un archipel en surinsularité carcérale” (pp. 67-90), FOUGÈRE souligne la condition de “double insularité” (p. 67) de l’archipel des Saintes par rapport à la Guadeloupe et à la Métropole. Après avoir retracé l’histoire des Saintes du point de vue de la géographie, de la stratégie militaire, de l’économie, de la démographie et de la société, l’auteur adresse son attention sur les caractéristiques de la maison de force et de correction de l’îlet à Cabrit.

Le dernier chapitre, “Les condamnés coloniaux de Guadeloupe au bagne en Guyane” (pp. 91-120), se focalise sur l’envoi de condamnés provenant d’autres colonies au bagne en Guyane. Après avoir fourni quelques détails sur ce bagne, FOUGÈRE rend compte de sa consultation des états nominatifs et des dossiers individuels des prisonniers, ce qui lui permet de jeter une lumière sur les profils et sur les raisons de condamnation des détenus déplacés en Guyane après la fermeture du pénitencier de l’îlet à Cabrit aussi bien que sur les conditions de ce type de réclusion.

Le volume présente des tables et des illustrations censées aider le lecteur dans la compréhension du dédale de données et de décrets législatifs qui suggèrent la complexité du sujet traité.

Jada MICONI

Nadève MÉNARD, *Écrits d'Haïti. Perspectives sur la littérature haïtienne contemporaine (1986-2006)*, Paris, Karthala, 2011, 490 pp.

Né de la constatation d'une discordance entre le corpus littéraire haïtien étudié à l'étranger, et celui que la population autochtone lit et apprécie, cet ouvrage, très intéressant, se propose d'être le trait d'union qui résume ces deux versants de la même médaille. De ce fait, Nadève MÉNARD a recueilli dans son volume plusieurs articles rédigés par des spécialistes internationaux, et onze entretiens avec des écrivains haïtiens, dans le but d'"attirer l'attention sur la grande diversité qui caractérise la littérature haïtienne contemporaine" (p. 9). Dans son introduction "Pour un nouveau regard sur la littérature haïtienne" (pp. 7-18), l'auteur se propose d'étudier les écrits, publiés entre les années 1986-2006, qui proviennent ou s'inspirent d'Haïti. Toutefois, sans vouloir se concentrer sur un sujet spécifique, elle explique la structure particulière de ce recueil, qui, bien que divisé en six parties thématiques, n'exclut pas une corrélation entre les œuvres prises en considération dans les différentes sections.

En suivant la pensée de l'auteur, nous croyons utile de dépenser quelques mots sur chaque article de façon à recréer cette vision d'ensemble de la littérature haïtienne. Pour ce qui est des entretiens, nous nous limiterons à signaler le sujet traité par les écrivains interviewés.

Dans la première partie, il est question d'"Écrire l'histoire" (pp. 19-79): et c'est à l'histoire haïtienne qu'on fait référence dans les trois articles, comme dans les deux entretiens avec Jean MÉTELLUS ("Insuffler une respiration jacmélienne à la mémoire haïtienne", pp. 39-47) et Jean-Claude FIGNOLÉ ("L'écriture au grand large", pp. 73-79). En particulier, Marie FRÉMIN revient sur la problématique de l'esclavage à Saint-Domingue et sur l'effort de reconstruction et réécriture de l'Histoire de la part des colonisés, dans "Écrire la mémoire de l'esclavage en Haïti. Pour une réappropriation de l'Histoire par le peuple: Évelyne Trouillot et *Rosalie l'Infâme*" (pp. 21-37). Par contre, Cyrille FRANÇOIS s'intéresse à l'histoire personnelle de Jeanne DUVAL, la muse de BAUDELAIRE, mais plus en particulier à son processus d'assimilation et à la récupération de sa mémoire par Fabienne PASQUET, dans "En mémoire de Jeanne, ou la mémoire biculturelle dans *L'ombre de Baudelaire* de Fabienne Pasquet" (pp. 49-60). Et c'est toujours à la mémoire, en tant que recherche d'un passé, d'un point d'origine qui est devenu malheureusement insaisissable, que Lucienne SERRANO se rattache dans "Le Labyrinthe de la mémoire dans *Aube tranquille* de Jean-Claude Fignolé" (pp. 61-72).

La deuxième section, "Écrire la blessure psychique" (pp. 81-159), inclut outre l'entretien "La quête du beau entre l'absurde et le cauchemar" (pp. 111-117) avec Pierre CLITANDRE, quatre

articles dans lesquels on s'occupe des pathologies psychiques, comme symptômes surtout du drame-trauma de la colonisation, qui frappent l'individu aussi bien que la société. C'est le cas de Kaiama GLOVER, avec "Écrire la schizophrénie. La configuration du personnage dans les œuvres 'spiralistes' de Frankétienne, Jean-Claude Fignolé et René Philoctète" (pp. 83-96). Différemment, Yannick HOFFERT focalise son attention, dans "Une dramaturgie de la blessure. *Ecchymose* et *Face à la mère* de Jean-René Lemoine" (pp. 97-109), sur une blessure plus intime, dans deux pièces théâtrales de Jean-René LEMOINE: c'est la mise en scène du drame de la mort, qui se transforme en maladie de l'âme en deuil. De sa part, Hanétha VÉTÉ-CONGOLO ("Lorsque la folie seule fait taire le silence: pour le développement, *Le Livre d'Emma* et *À l'angle des rues parallèles*", pp. 119-135) privilégie une étude de la thématique de la folie, dans les romans *Le livre d'Emma* de Marie-Célie AGNANT et *À l'angle des rues parallèles* de Gary VICTOR; la folie y est vue comme l'incapacité de l'homme à communiquer ses propres idées et comme l'aboutissement final d'un parcours d'aliénation et de marginalisation sociale. Par contre, dans "*Haïti chérie: Haïti pour qui?*" (pp. 137-147), Kiera VACLAVIK essaie de comprendre l'effet que la lecture d'une histoire d'émigration douloureuse, racontée par Maryse CONDÉ dans *Haïti Chérie*, a pu exercer sur les jeunes lecteurs haïtiens, qui vivent ou ont vécu l'expérience du déracinement. En conclusion de cette seconde partie, c'est à l'œuvre *Le cri de l'oiseau rouge* d'Edwidge DANDICAT que Kersuze SIMÉON-JONES se rattache, dans "Démences, psychoses et liberté psychique dans *Le cri de l'oiseau rouge*" (pp. 149-159), pour parler de la problématique de l'oppression, concernant de près les femmes haïtiennes, qui trouvent dans la névrose, la folie, leur point de fuite de la réalité circonstancielle.

Dans le troisième volet du volume, "Écrire le corps, les éléments" (pp. 161-233), le discours se développe autour de la relation entre le corps humain et les éléments naturels. Les deux premiers articles sont centrés sur l'imagerie de l'eau, en particulier de la mer, comme le lieu de contradiction où la vie et la mort s'opposent sans cesse: si Régine Michelle JEAN-CHARLES ("À travers l'Atlantique noire: l'imagerie de l'eau dans les textes des femmes haïtiennes", pp. 163-176) retrace la présence de l'élément aquatique dans plusieurs productions littéraires féminines; Victoria FAMIN se concentre sur la question de l'identité insulaire dans "*L'Autre face de la mer* de Louis-Philippe Dalember ou les récits de la dualité caribéenne" (pp. 177-188). De son côté, dans "Soleil, sexe et sable *Vers le sud*" (pp. 197-212), Cécile ACCILIEU cherche à comprendre les mécanismes relationnels qui s'établissent entre Haïtiens et étrangers, en analysant la nouvelle "Vers le sud" de Dany LAFERRIÈRE, centrée sur l'expérience du voyage, du déplacement exotique, et sur l'exploitation du tourisme sexuel. Et c'est toujours autour de la thématique de la sexualité que Michel MAGNIEZ revient tout en esquisant le profil ambivalent du "Héros homosexuel dans les récits en Haïti" (pp. 213-228) qui apparaît toujours comme un être en marge de la société. Les deux inter-

views aux écrivains Yanick LAHENS (“Toujours ancrée”, pp. 189-196) et Kettly MARS (“La sensualité au cœur de la vie”, pp. 229-233) complètent cette troisième partie du livre.

De même, le quatrième volet, “Le comment de l’écrire” (pp. 235-301) — qui tourne autour de la question du genre littéraire, de son développement et de ses transformations à l’intérieur du cadre haïtien —, contient deux autres entretiens, avec Claude PIERRE (“Chemins poétiques”, pp. 249-257) et Évelyne TROUILLOT (“Jusqu’au fond des choses”, pp. 271-278). En ce qui concerne les articles, on signale celui de Jean DUROSIER DESRIVIÈRES (“Un langage à double canon pour une traversée à fleur de sens et de sang ou le cas Castera”, pp. 237-248) sur Georges CASTERA, poète qui utilise les deux codes linguistiques d’Haïti, le créole et le français, pour dénoncer les problèmes politiques de son pays. Pareillement, Pierre Maxwell BELLEFLEUR, dans “La nouvelle haïtienne – témoin d’une époque” (pp. 259-269), se penche sur l’analyse de plusieurs nouvelles haïtiennes comme témoignage, à travers une simplicité narrative, des difficultés sociales actuelles, liées toutefois aux événements quotidiens. Avec “Le Polar aux Antilles et le cas de *Rosalie l’Infâme* d’Évelyne Trouillot” (pp. 279-290) de Jason HERBECK, on revient sur le roman d’Évelyne TROUILLOT, analysé en tant que réélaboration postcoloniale du roman policier classique, surtout d’un point de vue structurel. “Innovation, subversion et renouvellement générique” (pp. 291-301), de Rachel DOUGLAS, porte ensuite sur le processus de réélaboration du concept de genre conventionnel de la part de FRANKÉTIENNE, dans le but de récréer un genre total, à travers l’expérience de la spirale et de l’écriture quantique.

Comme son titre l’indique, la cinquième partie du volume, “Écrire pour conquérir l’espace” (pp. 303-393), rassemble des articles et un entretien avec Louis-Philippe DALEMBERT (“Quelques pistes pour arpenter le monde”, pp. 385-393) où la thématique de l’espace géographique est au centre des réflexions. Deux articles sont consacrés à l’écrivain Émile OLLIVIER: le premier, “Écrire Haïti, figure du désir au plus creux de l’intime” (pp. 305-321), est une lecture du roman *Passages* qui selon Yves CHEMLA dessine une nouvelle physionomie d’Haïti, non plus exotique, mais comme “déplié de tous les mondes” (p. 321) possibles. Le second, “Émile Ollivier: L’espace d’accueil apprivoisé” (pp. 337-350), d’Alba PESSINI, se propose de retracer dans l’œuvre ollivérienne le parcours évolutif, concernant la représentation, toujours moins agressive et hostile, de l’espace d’accueil de l’émigré, qui porte les traits du milieu urbain et industrialisé. Par contre, l’attention de Jean-Marie THÉODAT dans “Autogéographie du Faubourg” (pp. 323-336) pivote autour du roman *Rue du faubourg Saint-Denis* de Louis Philippe DALEMBERT, comme exemple d’autogéographie, capacité d’appropriation spatiale à travers la maîtrise de la langue. Par ailleurs, Corinne BEAUQUIS tente, dans “Douleur et douceur du dialogue interculturel dans l’écriture romanesque de Gérard Étienne” (pp. 351-365), de saisir la dimension interculturelle de trois romans de Gérard ÉTIENNE, dans lesquels l’espace québécois

se transforme dans ce que René DEPESTRE nomme “le multiple ailleurs d’Haïti” (p. 364). Ensuite, “Douceurs et violences dans l’écriture de Kettly Mars” (pp. 367-383) de Joëlle VITIELLO, tout en étudiant la récente production littéraire de Kettly MARS, illustre le concept d’hybridité culturelle linguistique, historique, socio-économique et religieuse en Haïti.

La sixième section, “Écrire le terroir” (pp. 395-463), réunit quelques articles et trois entretiens, dans lesquels les écrivains Georges CASTERA (“De la solidarité poétique”, pp. 397-405), Gary VICTOR (“La société haïtienne entre sa mémoire et ses dieux”, pp. 435-441) et Lyonel TROUILLOT (“Un peu de partage à travers les rues de Port-au-Prince”, pp. 459-463) expliquent leur lien avec Haïti. “Regards croisés sur la revanche et la rétribution dans l’histoire et la littérature haïtiennes” (pp. 407-420) de Martin MUNRO se penche sur la présence et le développement de la thématique de la revanche dans la littérature haïtienne du XX^e et du XXI^e siècles, en particulier dans *Bicentenaire* de Lyonel TROUILLOT. Anne-Gaëlle SALIOT (“*Le cri des oiseaux fous et Pays sans chapeau* de Dany Laferrière: départ, retour, rabordaille”, pp. 421-434) focalise son attention sur la notion du retour impossible au pays natal, dans deux romans de LAFERRIÈRE. Le dernier article, “Un pacte avec le Diable: l’écrivain haïtien et la malédiction du pouvoir dans le roman de Gary Victor *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*” (pp. 443-457), de Marie-José N’ZENGOU-TAYO est consacré à l’approche de VICTOR à l’écriture et à sa relation au pouvoir dans son roman de 2004.

Le recueil se termine par les “Bibliographies des auteurs interviewés” (pp. 465-477) et l’“Index des textes analysés” (pp. 479-481).

Vidoolah MOOTOOSAMY

Catherine Ève ROUPERT, *Histoire d’Haïti. La première république noire du Nouveau Monde*, Paris, Perrin, 2011, 389 pp.

Il s’agit de la deuxième édition de l’essai de Catherine Ève ROUPERT sur Haïti (on trouve en annexe à la fin du volume la préface de Léopold Sédar SENGHOR à la première édition, pp. 359-364). Dans son “Avant-propos” (pp. 11-13), l’auteur insiste sur les caractères, envoûtants et apparemment contradictoires, de l’île et de ses habitants, qui dérivent de leur histoire: “le trésor caché d’Haïti” (p. 12). Dans son étude, Catherine Ève ROUPERT parcourt ainsi au fil des années cette histoire singulière, de 1492 à 2010, sur des tons parfois assez romanesques, ce qui ne nuit aucunement à l’exactitude historique, mais au contraire a le mérite de permettre au lecteur de suivre de plus près, passionnément, les événements. Chaque chapitre est précédé d’une épigraphe tirée d’ouvrages différents (fiction, poésie, essai) d’écrivains ou/et de

journalistes caraïbéens, français ou maghrébins.

Dans le premier chapitre “Où Christophe Colomb vient conquérir Haïti” (pp. 15-29), l’auteur évoque la vie et les habitudes des Arawaks et des Caraïbes, les peuples autochtones vivant sur l’île qui “s’appellerait Cipango, quand ces étrangers penseront avoir découvert le Japon décrit par MARCO POLO, puis ‘Hispaniola’ et enfin ‘Saint-Domingue’” (p. 18). ROUPERT a soin de détailler l’installation des Espagnols et les rapports que ceux-ci entretiennent avec les indigènes. Le deuxième chapitre “Où Hispaniola devient Saint-Domingue, capitale de la flibuste” (pp. 31-47) est centré sur la réponse des puissances européennes face à l’enrichissement progressif de l’Espagne, sur leurs courses à s’approprier les territoires américains, sur l’activité, la vie et les aventures des flibustiers à l’île de la Tortue. Le troisième chapitre “La splendeur sucrière des colons” (pp. 49-68) s’ouvre avec la mise en lumière de l’importance du “traité de Ryswick signé en 1697, par lequel l’Espagne reconnaît à la France la partie occidentale de l’île [; c’est] l’événement clé qui fera de la bouillonnante Hispaniola, devenue la resplendissante Saint-Domingue, la colonie la plus riche de la France du XVIII^e siècle” (p. 49). Ce traité permet en effet à la France de s’installer dans le territoire haïtien et d’y établir “une organisation administrative avec un gouverneur général, un intendant [...] une infrastructure qui favorise un développement rapide” (p. 49). ROUPERT évoque d’un côté l’arrivée des premiers colons et leur vie quotidienne; d’un autre côté, le débarquement des esclaves noirs, les conditions de leur voyage dans les navires, et leur nouvelle vie de martyres dans la colonie (cf. p. 55). L’auteur se concentre ensuite sur la condition des affranchis dans leur recherche de la liberté, pour s’arrêter enfin sur la place qu’occupe Haïti dans la politique extérieure de la France. “La Révolution dans les langes” (pp. 69-99) est le titre du quatrième chapitre, où l’auteur analyse la situation à Haïti à la veille et pendant la Révolution française, “les envolées indépendantistes des colons” (p. 71) – qui désirent “se débarrasser du triple joug économique, politique, judiciaire, et, pourquoi pas, se libérer définitivement de l’encombrante et abusive métropole” (pp. 72-73) – et des rapports entre Blancs, affranchis et rebelles marrons. Le chapitre cinq “Où la liberté se fait homme, Toussaint-Louverture” (pp. 101-140) et le chapitre six “La guerre des géants” (pp. 141-163) sont spécialement consacrés à la figure de ce combattant pour la liberté, qui a joué un rôle incontournable dans l’histoire politique et culturelle du pays; ROUPERT retrace les étapes principales de ce qu’on pourrait bien définir l’épopée de TOUSSAINT-LOUVERTURE, dès sa naissance jusqu’à sa retraite dans son habitation à Ennery. Le chapitre sept, “Hallali pour un fantôme” (pp. 165-177), relate les dernières années de la vie de ce “Spartacus noir de la nation haïtienne” (p. 101), sa capture, son emprisonnement et sa mort, sous les ordres de BONAPARTE. “Haïti, première république noire du Nouveau Monde” (pp. 179-199) est le titre du chapitre huit, où l’auteur évoque le retour à la normalité après la mort de TOUSSAINT-LOUVERTURE, la propagation de la

fièvre jaune, la réintroduction de l'esclavage, la révolte des Noirs qui s'ensuit, le rôle de DESSALINES; le chapitre se conclut par la proclamation de l'indépendance de Haïti. Dans le chapitre neuf "Haïti, poudrière à mèche lente des Caraïbes" (pp. 201-222) RUPERT rappelle les hommes politiques qui ont marqué l'histoire de ce pays: de l'intronisation de Jean-Jacques DESSALINES en 1804 à l'élection de Paul Eugène MAGLOIRE en 1950. Le chapitre dix "De Charybde en Scylla... à Duvalier" (pp. 223-250) est centré sur la figure de PAPA DOC: RUPERT explique le programme politique du dictateur, s'arrête longuement sur sa garde prétorienne (les tristement célèbres tontons macoutes), sa manipulation de la valeur de la négritude, son instrumentalisation de la religion vaudou en arme de pouvoir, sa désignation de son fils Jean-Claude comme son successeur; ce dernier est au centre du chapitre suivant: "Haïti dans Papa Doc" (pp. 251-273), où l'auteur dresse son portrait avec celui des autres personnages influents sur la scène politique après la mort de DUVALIER père. RUPERT analyse ensuite les causes qui mènent à la famine de 1977 et le concours, malheureusement très mal coordonné et lacuneux, des pays plus riches qui n'arrivent pas à redresser le sort d'un pays de plus en plus pauvre: "près de 75% des Haïtiens vivent en dessous du seuil de la pauvreté absolue" (p. 268), tandis qu'"aux antipodes de la société haïtienne qui trime, s'épanouit une mince oligarchie de quelque deux cents millionnaires sortis des entrailles du duvaliérisme" (p. 271). Le chapitre se termine avec "le pillage officiel" (p. 272): de 1980 "les duvaliéristes détournent une large part des crédits des banques qui sont censés combler le déficit de la balance des paiements" (*Ibid.*); la famille Duvalier elle-même est saisie d'une "frénésie d'achat" (*Ibid.*): depuis 1981 "on estime que la famille présidentielle aura expédié deux cent cinquante millions de dollars hors du pays" (p. 273). Le chapitre douze "Marche funèbre pour un vieux bébé" (pp. 275-290) évoque le recours de BABY DOC à la violence des tontons macoutes pour ne pas perdre le contrôle de Haïti, son mariage avec une riche mulâtresse (ce qui rallume les tensions entre Noirs et Mulâtres) et l'arrivée au pouvoir de son beau-père Ernest BENNETT; la situation n'arrête d'empirer: "tyrannie, misère, concussion, chômage et famine, tout pousse le peuple haïtien à fuir son île; toutes les couches de la société vivent dans l'obsession du départ" (p. 278). L'Église catholique seulement cherche à réagir face à la corruption et à l'exploitation ambiantes; le chapitre évoque enfin la sortie de Jean-Claude DUVALIER de la scène politique haïtienne le 7 février 1986, qui met ainsi un terme à la longue dictature de sa famille. Le chapitre treize "La démocratie déchouquée" (pp. 291-304) et le chapitre quatorze "Élections dans un képi" (pp. 305-321) relatent les difficultés dans la gestion du pouvoir et de l'ordre publique suite au départ de BABY DOC: "à la joie de la libération succède un climat de suspicion et de représailles; trop longtemps muselé, Haïti semble aujourd'hui plus préoccupé de régler les comptes du passé que de préparer l'avenir [...]. Le climat d'insécurité qui règne dans tout le pays inquiète" (pp. 297, 308). Après une fresque impressionnante des désordres

qui suivent les élections sanguinaires de 1987, RUPERT dresse le portrait du père Jean-Bertrand ARISTIDE et rappelle les lignes essentielles de son programme politique, le “projet avalanche”, qui le destine à devenir le premier président de la république d’Haïti choisi librement par le peuple. Dans le chapitre quinze “Le grand bond en arrière” (pp. 323-340) l’auteur explique comment ARISTIDE ne se montre pas à la hauteur de son rôle: “Titid [c’est le nom dont il préfère être affublé par le peuple] se révèle plus naïf que pragmatique et commet des erreurs de taille, par inexpérience, incompetence et par défaut du sens de l’État” (p. 329); la prise du pouvoir de la part du général Raoul CÉDRAS s’avère inévitable. Son régime de terreur durera jusqu’au 15 octobre 1994, quand enfin l’opération “Restore Democracy” est mise en marche. Le dernier chapitre “Aristide et son double” (pp. 341-356) relate le retour d’ARISTIDE profondément transformé depuis son exil aux États-Unis, mais toujours incapable de garantir à Haïti la reprise économique et la sécurité au niveau social dont le peuple n’a jamais cessé de rêver. Le chapitre se termine avec le triste rappel des calamités naturelles qui ont ravagé l’île depuis le cyclone Jeanne de 2006 jusqu’au séisme de 2010.

La conclusion de RUPERT est très amère: “fallait-il ces trente-cinq secondes d’épouvante, et le malheur nu de tout un peuple, pour se souvenir de la république d’Haïti?... Sa dignité, alors qu’elle est au comble du dénouement, a bouleversé la planète et Haïti est devenue la petite sœur des hommes de bonne volonté sur tous les continents” (pp. 355-356). Néanmoins, le peuple haïtien face à cet énième désastre a témoigné encore une fois “de sa force, de son élégance incomparable et, environné par la peur, par la mort, de son énergie à vivre” (p. 356).

Francesca PARABOSCHI

Christiane CHAULET ACHOUR (dir.), *Frantz Fanon, figure du dépassement. Regards croisés sur l’esclavage*, Amiens, En-crage / CRTF, 2011, 147 pp.

Le volume rassemble les communications présentées pendant la conférence organisée par le CRTF lors de la 6^e journée nationale des mémoires de la traite, de l’esclavage et de leurs abolitions.

Dans sa “Présentation” (pp. 7-12), avant de détailler les différentes parties qui composent l’ouvrage, Christiane CHAULET ACHOUR explique le choix de son titre: la figure emblématique de Frantz FANON – dont on célèbre le cinquantenaire de la disparition en 2011 – a profondément marqué la réflexion sur la question esclavagiste et a tracé un chemin intellectuel qui continue d’inspirer les penseurs d’aujourd’hui.

La première partie, intitulée “Fanon, ‘la force rayonnante’ d’une parole” (pp. 13-66), s’ouvre avec la contribution “Regards

croisés Fanon / Césaire” (pp. 15-23) d’Alice CHERKI. Il s’agit d’une réflexion sur les différences et surtout sur les points en commun du parcours de ces deux intellectuels et de leur regard sur le colonialisme: CHERKI évoque une rencontre personnelle avec Aimé CÉSAIRE, sa réaction à la mort de FANON et analyse leur positionnement par rapport au débat concernant les thèses troublantes d’Octave MANNONI, qui, dans *Psychologie de la colonisation*, définissait comme inné le complexe d’infériorité et de dépendance du colonisé malgache. Elle souligne, entre autres, la présence chez ces deux figures d’“un rapport assez proche au corps qui exprime la langue” (p. 20) et d’une même quête visant à l’humanisme, à une conception universelle de l’homme, à partir de la considération de la singularité de celui-ci. Dans “Mémoire de l’esclavage: de la perspective fanonienne à la loi Taubira” (pp. 25-45), à partir d’une relecture de *Peau noire, masques blancs* portant sur le questionnement des “enjeux mémoriels et identitaires de l’esclavage” (p. 27), Marie FREMIN établit un rapport entre les considérations de FANON et les débats qui ont accompagné et suivi l’adoption de la loi Taubira, qui a permis d’ailleurs l’institution de la journée de commémoration. Cette loi, qui envisage une récupération de la mémoire esclavagiste tout en soulignant le “malaise entretenu par le silence et la méconnaissance historique” (p. 32), se situe dans la même perspective fanonienne de “dépassement [...] des oppositions mémorielles” (p. 33). C’est dans cette même orientation centrée sur l’“idée d’un dépassement de l’Histoire pour un récit partagé et la création des conditions d’une réappropriation identitaire” (p. 42) que le critique insère, dans la conclusion de sa communication, les propos d’Édouard GLISSANT et de Patrick CHAMOISEAU. Brigitte RIÉRA, dans “L’écriture de Frantz Fanon: de la parole dite à la parole inscrite” (pp. 47-65), focalise son attention sur la langue de FANON: à travers l’analyse de plusieurs textes, elle relève l’aspect poétique et métaphorique du langage de ses “écrit[s] oralisé[s]” (p. 48), le caractère professionnel et précis de son écriture concernant les tableaux cliniques et le ton engageant des textes politiques. RIÉRA met en évidence “le mouvement d’élargissement de l’expérience personnelle à celle du monde” (p. 53) véhiculé par le recours à la métaphorisation. La langue, qui “vient incarner par son action la pression exercée par la collectivité” (p. 55), passe de son statut de parole dite à celui de parole inscrite dans sa transmission à l’autre, en tant que portée “au niveau de la conscience d’autrui” (p. 57). Dans la dernière partie de son étude, RIÉRA se penche sur le regard de FANON sur le monde colonial avec ses séquelles et sur sa pensée politique.

La deuxième partie du volume, “Sous l’éclairage fanonien: créations post-coloniales contemporaines” (pp. 67-144), porte sur l’influence exercée par FANON chez les artistes contemporains. Dans la première contribution de cette section, “Corps et écriture / esclavage et violence. Frantz Fanon, Évelyne Trouillot, Gisèle Pineau et Audrey Pulvar” (pp. 69-86), Christiane CHAULET ACHOUR illustre de façon très claire la présence constante d’une “écriture du corps” (p. 80) chez FANON aussi bien que dans la littérature

caribéenne contemporaine. L'analyse de *Rosalie l'infâme* d'Évelyne TROUILLOT, de *L'Espérance-macadam* de Gisèle PINEAU et de *L'Enfant-bois* d'Audrey PULVAR met en lumière la centralité du corps torturé et violé des héros. Le statut d'esclaves ou de descendants d'esclaves de ces figures fictives suggère le parallèle entre esclavage et violence. Chez ces personnages – aussi bien que chez FANON – le dépassement du traumatisme s'avère possible seulement à partir d'un travail de reconstitution mémorielle et d'expression du malaise passant toujours par la dimension corporelle. La contribution de Salah AMEZIANE, "Dans le sillage de Frantz Fanon: Anouar Benmalek ou l'assainissement du passé" (pp. 87-100), montre un exemple de l'influence de la pensée de FANON sur la littérature algérienne francophone. Avant de se concentrer sur l'analyse du roman d'Anouar BENMALEK, *L'enfant du peuple ancien*, le critique réfléchit sur le contexte – historique et culturel – de développement de la notion fanonienne de dépassement. À travers la considération du récit du quatrième roman de ce romancier algérien, "qui réunit un ensemble d'éléments historiques et situationnels qui s'inscrivent dans ce sillage du dépassement" (p. 87), AMEZIANE met en évidence les techniques narratives marquant "une écriture qui interroge le passé pour mieux l'assainir" (p. 97). Sylvie BRODZIAK consacre son étude, "Le rap en noir et blanc" (pp. 101-123), à ce qu'elle définit comme l'"expérience esthétique fanonienne" (p. 113) du rap français. En s'appuyant aux textes de nombreux artistes, BRODZIAK illustre comment "la rap-attitude utilise abondamment l'Histoire et les mémoires pour mener une réflexion sur une identité noire complexe et marginalisée" (p. 101): tout en exploitant les thèmes de la colonisation et de l'esclavage, les rappers français – dans la même perspective du dépassement de FANON – restent "persuadés de la nécessité du décentrement, du refus du communautarisme et de l'ouverture à l'autre, ils s'engagent poétiquement dans une démarche de justice et de réconciliation" (p. 118). "Peau noire, masques noirs. Emprise des stéréotypes et pratiques artistiques dans un monde dominé par l'image" (pp. 125-144) de Rémi ASTRUC introduit un questionnement sur le poids de l'héritage esclavagiste – et des images stéréotypées qui en découlent – dans les productions culturelles et artistiques contemporaines. Le point de départ de l'étude est la considération d'une forme de représentation comique exploitée aux États-Unis à partir des années 1820-30, "le 'blackface', un stéréotype raciste renvoyant à l'imaginaire de la plantation devenu une pratique artistique à part entière, emblématique aujourd'hui des déchirements et ambiguïtés de cette culture née de l'esclavage" (p. 128). Cela a aussi permis, pour la première fois, une certaine visibilité à la culture afro-américaine et a révélé au public des talents véritables – parmi les descendants d'esclaves, contraints paradoxalement à se maquiller en noir malgré la couleur de leur peau – facilitant un début de promotion sociale. Le critique s'interroge ensuite sur "la réutilisation par des artistes contemporains d'images dégradantes remontant au temps de la traite et de l'esclavage" (p. 126) en citant plusieurs exemples mais en s'attardant surtout à analyser les

questions soulevées par le film *Bamboozled – The Very Black Show* de Spike LEE, qui semble suggérer une impossibilité de dépasser un certain type de représentation caricaturale des Noirs.

Il ne nous reste qu'à conseiller ce volume qui, suivant l'approche fanonienne, offre une réflexion intéressante, et déclinée selon différents types de regards, des enjeux identitaires, mémoriels et culturels appartenant à l'héritage de l'esclavage et de la domination coloniale.

Jada MICONI

Hurard BELLANCE, *La police des Noirs en Amérique et en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Matoury, Guyane, Ibis Rouge, 2011, 331 pp.

Comme l'explique Hurard BELLANCE dans sa très brève "Introduction" (pp. 15-16), ce livre se propose d'aborder la question de l'esclavage des Africains sous un angle nouveau. Plus en particulier, il cherche à recomposer l'histoire de l'administration judiciaire et policière des Noirs asservis ou libres, dans les colonies françaises en Amérique et en France, pendant les XVII^e et XVIII^e siècles.

Dans "Le nombre de Noirs" (pp. 17-40), le premier des huit chapitres qui composent le volume, l'auteur met l'accent sur les liens étroits entre la traite des Noirs et la nécessité de la main-d'œuvre servile dans l'exploitation des terres en Amérique. Cet asservissement ne se fait pas sans difficultés. En effet, le pouvoir français doit forcément organiser à nouveau son système administratif dans la tentative de contrôler la croissance 'effrayante' du nombre de nègres dans ses colonies (Martinique, Guadeloupe, Saint-Domingue et Guyane). Le deuxième chapitre ("La police des Noirs et ses moyens", pp. 41-68) s'occupe justement de présenter la structure administrative, judiciaire et policière des colonies françaises, tout en faisant une description minutieuse des figures principales qui détiennent ou exécutent le pouvoir, comme le gouverneur, les intendants et les auxiliaires de la justice.

La section suivante ("Le contrôle des esclaves", pp. 69-96) prend en examen certains articles du Code noir: l'édit de mars 1685 promulgué par LOUIS XIV par lequel on organisait, au niveau civil et pénal, la vie des esclaves noirs. L'auteur s'intéresse en particulier aux règlements concernant l'attroupement des esclaves, le rapport entre les Noirs et le commerce, mais aussi les punitions, souvent démesurées, dans le cas de vol commis par les captifs. Le chapitre quatre par contre est centré sur la figure "Des esclaves marrons" (pp. 97-120), les nègres fuyant le système esclavagiste, et aussi sur les sanctions (coups de fouet, amputation de quelques membres, marquage au fer, mort) qu'ils risquaient au cas où ils seraient capturés.

À l'aide de quelques témoignages de l'époque, dans "Les Noirs et le poison" (pp. 121-154), l'auteur essaye de comprendre les relations entre la croyance "que dans tout Africain se cachait un empoisonneur" (p. 129) et la réelle implication des Noirs dans les divers épisodes d'empoisonnement qui se sont vérifiés pendant le XVIII^e siècle, surtout en Martinique et en Guyane. Le chapitre six, "Police des Noirs et religion" (pp. 155-184), prend en considération la position de l'Église catholique vis-à-vis de l'esclavage, tout en soulignant la nécessité de la part des missionnaires de convertir et de baptiser, comme l'impose aussi le Code noir, les Noirs et les Indiens dans les colonies.

Face à la croissance du nombre des affranchis à partir de la fin du XVII^e siècle, l'administration coloniale se voit contrainte d'aménager encore une fois ses lois afin de contrôler ou plutôt de bloquer ce phénomène. Dans un ample chapitre consacré aux Noirs libres ("La domination des nègres libres", pp. 185-260), BELLANCE énumère les différentes mesures adoptées, comme l'introduction d'une taxe spéciale, pour limiter l'affranchissement des Noirs. De même, il relève la marginalisation des affranchis qui, bien que libres, devaient respecter des lois établies spécifiquement pour eux, concernant l'habillement, le respect des Blancs, le droit de réunion, le port d'armes, l'exercice d'une profession et le mariage. Enfin, dans la dernière partie, l'auteur explique "La difficile entreprise" (pp. 261-308) de garantir l'exécution de la police des Noirs dans les colonies françaises, faute des nombreuses modifications apportées aux ordonnances par le roi et par les administrateurs locaux.

Dans sa "Conclusion" (pp. 309-316), BELLANCE résume à grands traits les éléments marquants de l'administration coloniale et insiste sur le fait qu'avec la création d'une police des Noirs les autorités ont cherché à favoriser surtout leur intérêt commercial. Le volume se conclut par une très riche bibliographie sur l'histoire coloniale française ("Sources et bibliographie", pp. 317- 328).

Vidoolah MOOTOOSAMI

"Afrique-Caraïbe", *Genesis*, n. 33, 2011

La livraison 33 de la revue d'études génétiques *Genesis*, publiée par les Presses de l'Université Paris-Sorbonne avec le concours de l'ITEM et du CNRS, se penche sur deux aires capitales de la production textuelle des francophonies du Sud: l'Afrique et la Caraïbe.

Dans cette section, consacrée à la "Francophonie des Caraïbes", on ne donnera compte que des textes issus de l'espace insulaire caribéen, tout en renvoyant aux autres rubriques de ce numéro de *Ponti/Ponts* pour ce qui est de l'Afrique, du Maghreb et d'un examen général de la thématique abordée (dans la section

“Œuvres générales et autres francophonies”).

On consacre à la Caraïbe trois contributions: les deux premières sont contenues dans le volet qui porte sur les “Études” génétiques sur corpus, la troisième, par les soins de Dominique RUDELLE et René HÉNANE, offre la transcription diplomatique du poème d’Aimé CÉSAIRE “Rumination de caldeiras”, paru pour la première fois dans le recueil intitulé *Comme un malentendu du salut*, et dont seul le recto était connu (pp. 127-134).

L’étude d’Alex GIL prend donc comme exemple le texte d’Aimé CÉSAIRE *Et les chiens se taisaient* pour nous montrer les potentialités offertes par l’édition génétique numérique, notamment quand on est en présence, comme c’est ici le cas, d’une surabondance de transpositions de blocs de texte d’une version à l’autre (“Représentation en profondeur de *Et les chiens se taisaient* d’Aimé Césaire: pour une édition génétique en ligne”, pp. 67-77).

Inscrit dans un projet plus ample d’éditions génétiques d’œuvres haïtiennes au sein de l’équipe “Manuscrit francophone” de l’ITEM, le travail sur *Dézafi / Les affres d’un défi* de FRANKÉTIENNE présenté par Jean JONASSAINT (“Des éditions génétiques haïtiennes: pourquoi? pour qui? comment? Le cas de *Dézafi / Les affres d’un défi* de Frankétienne”, pp. 79-92) offre une double interrogation: d’un côté, le critique réfléchit sur le procès de production de cette œuvre, tout en soulignant les enjeux linguistiques sous-jacents (langue parlée par la majorité de la population vs langue de la reconnaissance littéraire) et spatiaux (l’ici de la représentation littéraire vs l’ailleurs de la consécration); de l’autre, il s’interroge sur “les moyens matériels” (p. 79), notamment sur les sources de financement et les ressources intellectuelles indispensables pour prolonger une telle recherche. Puisque l’édition génétique de l’œuvre de FRANKÉTIENNE nécessite, plus que d’autres, d’un “dispositif typo/topo/graphique particulier” (p. 85), Jean JONASSAINT présente en annexe une ébauche d’édition d’un extrait des premières pages des deux versions *Dézafi / Les affres d’un défi* qui permet de mieux saisir le travail de réécriture opéré par l’auteur haïtien (pp. 89-91).

Silvia RIVA